



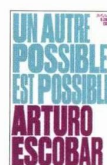
LIVRES
Notre sélection

👉 Pour tous! 📖 Lecteur curieux! 📖 Lecteur motivé! 📖 Lecteur averti

Faut-il décoloniser la Terre ?

Alors qu'**Arturo Escobar**, figure colombienne des études décoloniales, lance un appel à sortir des logiques de domination occidentales pour s'ouvrir à d'autres mondes possibles, le chercheur **Malcom Ferdinand** publie une grande enquête sur le scandale du chlordécone aux Antilles, révélateur d'un « *racisme environnemental* ». L'occasion de soumettre leurs propositions aux critiques soulevées par un ouvrage collectif sur les limites de la pensée décoloniale.

Par **ALEXANDRE JADIN**



Un autre possible est possible
ARTURO ESCOBAR
Trad. de l'espagnol
C. Rougier / Zulma /
368 p. / 22,50 €



S'aimer la Terre
MALCOM FERDINAND
Écocide / Seuil /
608 p. / 25 €



Critique de la raison décoloniale
COLLECTIF
Versus /
L'Échappée /
256 p. / 19 €

Dans les années 1990, les théories décoloniales essaient en Amérique du Sud pour dénoncer les désastres causés par la « colonialité ». Recentrant la modernité autour de la date charnière de 1492 – la « découverte » de l'Amérique –, ces penseurs se distinguent des « post-coloniaux », notamment par leur focalisation sur l'Amérique, l'affirmation d'une domination toujours agissante en dépit des indépendances nationales et l'appel à déconstruire tant les savoirs que les pratiques politiques. En se concentrant sur les pratiques de peuples autochtones marginalisés, le mouvement vise à leur libération de l'emprise culturelle et économique d'un Occident hégémonique. Figure de proue de ce courant, le penseur colombien Arturo Escobar vient de faire paraître en France *Un autre possible est possible*, un essai dans la droite ligne de sa critique du « développementalisme ». Fustigeant la répétition de logiques capitalistes, extractivistes et surtout coloniales au cœur de la mal nommée « aide au développement », il propose un programme de libération de la Terre. Partant de ce qu'il nomme des « *cosmovisions* » – soit des

manières différentes de concevoir les mondes propres aux peuples autochtones –, il les entrecroque avec le « bon sens » pour défendre le « pluriversel », c'est-à-dire « l'idée de mondes multiples mais aussi celle de la vie comme flux ». La thèse centrale est martelée par l'auteur de ce livre-puzzle avec d'autant plus d'impétuosité lyrique qu'il se refuse à l'étayer sérieusement. Et pour une bonne raison: Escobar critique la « dépendance intellectuelle ou épistémique des penseur.e.s latino-américain.e.s vis-à-vis des courants théoriques produits dans les pays dominants ». Dès lors, la quasi-totalité du corpus philosophique de même que certaines logiques de raisonnement sont condamnées du simple fait de leur appartenance à « l'épistémè moderne ». Un concept qu'il reprend (librement) à Foucault... pourtant européen. Pour sauver la Terre, faudrait-il donc abandonner le principe de non-contradiction?

Le vœu de « la libération de la Terre-Mère » d'Escobar résonne avec la démarche du chercheur en science politique de l'environnement Malcom Ferdinand dans son livre *S'aimer la Terre*. Il y

© William L.

revient sur l'intoxication au chlordécone en Martinique et en Guadeloupe. Cet insecticide utilisé dans les bananeraies entre 1972 et 1993 contamine en retour faune, flore et habitants: « *Aujourd'hui, plus de 90 % des Antillais ont du chlordécone dans leur sang.* » Détaillant la persistance de son usage malgré la connaissance des risques, les blocages judiciaires et l'omerta étatique, Ferdinand livre une minutieuse enquête sur un tabou métropolitain encore trop peu documenté. Critique des réponses de la justice par les indemnisations, l'auteur préconise une réponse fondée sur un rapport renouvelé à la Terre basé sur l'amour, ainsi que sur une « *Constitution autre* » créée par « *des peuples anciennement colonisés* » instaurant la « *reconnaissance de la sacralité de la Terre-mère et de ses écosystèmes* ».

Documenter l'intoxication au chlordécone passe pour Ferdinand par une critique d'un « *habiter colonial* »: « *une manière insoutenable, violente, raciste et patriarcale d'habiter la Terre, forgée au moment des colonisations modernes du XVI^e siècle* ». S'appuyant sur la matrice décoloniale, Ferdinand l'approfondit en avançant l'hypothèse d'un « *racisme environnemental* », « *l'idée déshumanisante que les Noirs seraient capables de supporter plus que les corps blancs, métropolitains, ce qui légitimerait l'absence de souci pour leur santé* ». Même s'il mobilise des données pointues, l'auteur n'épargne pas la scientificité européenne: d'un côté, elle aliénerait les « Noirs » en les dépossédant de leur savoir, de l'autre, elle assiérait la domination coloniale par la « blanchité ». Éclairante, la grille d'analyse vire cependant parfois à l'obsession. En témoigne le portrait d'un archevêque s'attelant à « *dénoncer l'empoisonnement des Antillais* » mais dans un lieu où une « *majorité de Noirs se prosternent devant des statues blanches* ». Dieu aussi serait-il trop blanc?

Peut-être faut-il alors interroger les fondements mêmes de l'approche décoloniale? C'est ce que propose l'ouvrage collectif *Critique de la raison décoloniale*. Dans leur contribution, Pierre Gaussens et Gaya Makaran rappellent la portée universelle de la pensée de Frantz Fanon, philosophe engagé contre le colonialisme et le racisme, appelant à dépasser « *l'essentialisation ainsi que le sentiment de revanche et de supériorité ancrés dans la particularité raciale/ethnique* »: « *Si le fait d'être autochtone ou afro-descendant [...] ne devrait pas représenter un désavantage, cela ne peut non plus conférer des vertus a priori ni un quelconque privilège, sans tomber dans une sorte de démagogie épistémologique.* »

Les contributeurs, originaires pour la plupart d'entre eux d'Amérique du Sud, reviennent sur les présupposés du décolonialisme, tout en en restituant les divergences internes. Il faut souligner l'article de la professeure en sciences sociales argentine Andrea Barriga: tout en pointant le simplisme d'une réduction de la modernité à une date – 1492 – et de la pensée européenne à un cartésianisme aussi binaire que primaire, cette ancienne décoloniale critique désormais le remplacement d'un « *universalisme* » – européen – « *par un autre* » relevant de l'« *américanocentrisme* », qui rend « *tout dialogue impossible* ». Car si vous n'êtes pas d'accord avec eux, c'est probablement que vous êtes « *eurocentriques ou colonisés* ». Méthodique et consciencieux, cet ouvrage rappelle que la « *décolonialité* », pour être réellement libératrice, devrait se défaire de ses oppositions binaires entre les mondes, étayer ses hypothèses sur des données historiques et économiques un peu plus précises, et, surtout, renouer avec une perspective plus universelle sur la condition humaine.